



Réception de Françoise Mallet-Joris

DISCOURS DE GEORGES SION
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 18 JUIN 1994

Respectons en ce moment deux usages. Le premier veut qu'un membre de l'Académie, lorsqu'il accueille un confrère, lui rappelle, malgré sa gloire ou sa célébrité, les titres qui l'ont fait élire. Le second veut, quelles que soient leurs relations antérieures, souvent très amicales, que tous deux tentent de prendre un ton de circonstance. Les deux usages me conduisent donc à vous dire « Madame », mais j'ajoute aussitôt que je n'en ferai pas une habitude !

Madame, vous voici donc parmi nous. Nul, dans cette salle, ne doutera que vous soyez très proche de nous depuis longtemps. En effet, vous incarnez à la fois depuis pas mal d'années, la mobilité comme la proximité. Vous incarnez aussi un parcours qui a fait d'une Anversoise une Parisienne, qui vous a incitée à tous les voyages du corps et de l'esprit, mais qui vous aura donné des stabilités très chères et parfaitement conciliables. Ainsi êtes-vous une Française qui a mérité bien des honneurs et bien des ancrages, tout en restant une Belge qui a su dédoubler son esprit sans trahir aucune de ses fidélités.

C'est ainsi que brillante romancière française élue en 1970 à l'Académie Goncourt, vous êtes aujourd'hui un membre belge qui honore notre Académie royale de langue et de littérature françaises. Je tiens à dire, sans plus attendre, que nous sommes très heureux, et aussi très honorés de voir l'Académie Goncourt s'associer à nous aujourd'hui. Je salue donc dans cette salle son Président, son Secrétaire et deux de ses membres, c'est-à-dire quatre écrivains qui nous sont très

chers : Hervé Bazin, François Nourissier, Emmanuel Roblès et Michel Tournier. Leur présence nous honore et nous va au cœur.

Pensant à ces deux titres que vous portez, j'ai grand plaisir à rappeler d'abord ce jour du 15 décembre 1973, où l'Académie Goncourt nous faisait l'honneur et la joie de nous rejoindre à Bruxelles : nous voulions célébrer ensemble le centième anniversaire de la naissance de Colette, la grande Colette que nous avons élue en 1935 pour succéder à Anna de Noailles et que l'Académie Goncourt avait élue à son tour en 1950.

Si je rappelle ces deux dates, que nul ne croie à une intention de montrer que nous avons devancé Paris. J'aimais souligner, au contraire, que l'Académie Goncourt, en accueillant Colette, devançait largement d'autres Compagnies illustres qui ont suivi son exemple avec trente ans de retard. Et soi dit en passant, c'était en élisant Marguerite Yourcenar qui était des nôtres depuis dix ans...

Donc, le 15 décembre 1973, l'Académie Goncourt nous donnait le privilège de sa présence et de sa participation pour un grand hommage à Colette. Je rappellerai aussi, avec un bref sourire, que les choix de nos confrères respectifs nous mettaient déjà, vous et moi, côte à côte ou face à face pour dire l'admiration que nous portions tous à l'auteur de *Sido*.

Tout de même qui aurait prédit en 1973 les retrouvailles qui nous attendaient ? Cette année-là, c'était Colette. Un an plus tard, la généreuse ouverture de l'Académie Goncourt m'appelait à Paris, et je tiens à redire ici combien j'en étais ému et fier. Depuis lors, j'ai donc été, chaque fois que je l'ai pu, votre voisin de table chez Drouant, dans une atmosphère à la fois cordiale et passionnante.

Enfin, dans ce prologue à une étude qui va parler de vous, comment ne pas rappeler également, même si elle va être la substance de ce que vous nous direz, l'ombre ou mieux : la présence, parmi nous, de celle qui vous a précédée ? Il n'est pas question d'usurper une évocation qui vous appartient, mais nous pensons tous à notre chère Suzanne, si fidèle à nos séances et à notre amitié, si attentive à ce que nous étions ou à ce que nous faisons. Elle nous apportait sagesse et curiosité, sourire et réflexion... Quelque chose tremble en nous, et je puis le dire, en moi, lorsque nous parlons d'elle.

Mais ce n'est pas Françoise Lilar qui est à cette table aujourd'hui : c'est Françoise Mallet-Joris. Nous voici donc à ce grand rendez-vous. Avec bonheur, certes, mais sans facilité. Car vous êtes si riche, si diverse, que le critique attaché à vous cerner ou à vous définir se trouve souvent comme désorienté par une itinérante créatrice qui semblerait nier votre unité, mais qui, au contraire, la définit sans cesse.

Je ne dis pas cela en pensant à vos premiers vers : tant de romanciers, voire de philosophes, ont commencé par des poèmes que ce serait là une diversité banale. J'aime les évoquer, pourtant, parce que j'ai aimé ces quelques poèmes que vous aviez écrits dans vos quinze ans et qui parurent dans un format de cahier d'écolier. Vous les aviez montrés à Marie Gevers dont l'encouragement était précieux, et aussi à Bernanos, un jour qu'il était à Anvers chez votre père, grand avocat maritime et futur ministre. Bernanos avait dit : « Si elle a fait ça elle-même, elle ira loin... »

Il ne savait pas, disant cela, que peu après, vous partiriez pour les États-Unis, mais il avait vu juste. Et si les voyages seront nombreux dans votre vie, l'un de vos paradoxes est précisément cette existence qui bouge sans cesse, mêlée au goût de la maison, qu'elle soit de briques ou de papier. Vous avez d'ailleurs au minimum deux adresses, l'une à Paris, l'autre à Bruxelles. C'est un symbole.

Mais voici votre premier roman. A-t-on parlé, à l'époque, de ce *Rempart des béguines*, nourri, obsédé même par une ville que vous aviez quittée depuis trois ou quatre ans, mais qui vous habitait toujours et qui reviendra encore habiter votre création. Ce premier roman n'était ni apaisant ni apaisé, mais il était déjà bien de vous, même si vous aviez choisi de prendre un pseudonyme. Vous aviez dit « Mallet » sans penser que plusieurs Mallet étaient déjà installés en littérature. Vous ajouterez Joris et le double nom se répandra très vite. Avec une suite du *Rempart*, qui s'intitule *La chambre rouge*, puis les nouvelles de *Cordélia*, où Emile Henriot voyait déjà la simplicité comme la rapidité de la maîtrise, qui seront une de vos marques.

Il n'est pas question, bien sûr, d'analyser ici chacune de vos œuvres : toute la séance n'y suffirait pas. Il m'arrivera donc d'omettre tel ou tel livre. Je préfère, si j'ose dire, choisir mes escales pour rencontrer à la fois l'unité et la diversité de vos itinéraires. Mais je n'ai pas oublié ce personnage qui emplit, qui occupe un roman

comme *Les Mensonges*. Klaes van Baamheim est riche, entouré, puissant : il joue et se joue une sorte de dure comédie sentimentale : tenir entre ses mains le sort de son entourage et de ses inférieurs, et exiger d'eux des signes d'affection ; être une providence pour les autres, mais au prix de leur soumission. Une femme aura raison de cette servitude. Elle préfère la déchéance ou la misère à cette obéissance. C'est passionnant. Le prix des Libraires avait d'ailleurs récompensé *Les Mensonges*.

En 1958, *L'Empire céleste* reçoit le prix Fémina que vous aviez déjà frôlé deux ans plus tôt. Il faut dire que les travaux de ce dernier jury n'allaient pas sans orages en ce temps-là. Sa composition féminine ne pouvait donner d'illusions là-dessus qu'à ceux qui ignoraient notamment la présence et le caractère de la présidente, cette femme étonnante qui, en littérature comme au théâtre, s'était fait un nom avec un prénom : Mme Simone.

Saluons au passage ces dames du Fémina, résistant à la colère de leur présidente qui annonça le prix — votre prix — sans cacher son désaccord. Je n'ai pas oublié Mme Simone parlant, devant le micro, du choix de son jury. Elle le faisait avec des compliments féroces et une gentillesse empoisonnée qui m'emplissaient à la fois de colère et d'amusement. Mais je me disais que les grands livres durent, tandis que les échos vivent ce que vivent les échos : l'espace d'un potin.

Le recul et votre accomplissement sont beaucoup plus importants et j'aime m'attarder un moment à cet *Empire céleste*, qui n'est pas la Chine d'autrefois, mais plus modestement un restaurant grec de Montparnasse, où se réunissent les habitués de l'immeuble et du quartier. Le miracle de l'œuvre, c'est ce petit monde décrit avec un réalisme raffiné, mais qui se nourrit de songes ou de mythes. Chacun y compense ses échecs ou y conforte ses illusions. Mais ne nous y trompons pas : cela conduit doucement — on voudrait dire : tendrement — à des heures de cruelle vérité.

À voir ensuite le roman qui s'intitule *Les Personnages*, on mesure aussitôt que vous n'acceptez pas de vous répéter, ou qu'en tout cas vous refusez de prolonger par une redite une réussite et un succès. Nous observerons ce courage, et j'ose dire : cette dignité, à toutes les étapes de votre création. Dans *Les Personnages*, vous voici amenée à l'histoire de France, avec Louis XIII, Anne d'Autriche et Richelieu. Avec Louise de La Fayette aussi, cette jeune fille que les politiques

veulent éloigner d'un roi qui l'aime et qu'elle aime. Ils la pousseront vers le couvent, parce que c'est moins dangereux que la violence. Il y a des douceurs aussi coupables que la cruauté.

Aussitôt après, avec *Lettre à moi-même*, vous montrez à nouveau votre liberté. C'est un essai, dit la couverture. En vérité, c'est la transcription d'un monde extérieur, avec ses rêves ou ses idées, ses projets ou ses distractions, ses vécus ou ses grandes questions. Avec ce refus des conformismes, qui vous est comme une identité. Je me rappelle une page où, en pleine époque sartrienne, vous compariez Baudelaire et Rimbaud vus dans cette optique : « Baudelaire n'arrive pas à égaler Rimbaud dans l'imagerie esthétique-populaire. Il suffit qu'une fois, une seule, le pauvre ait pris la résolution jamais tenue de se lever tôt le matin et de travailler régulièrement, cela suffit. M. Jean-Paul Sartre ne le lui pardonnera jamais. Il ne pourra racheter le tort d'avoir fait deux ou trois fois sa prière et bu un verre de moins, M. Sartre ne badine pas là-dessus. / Tandis que Rimbaud, c'est le mythe parfait, on ne sait rien. »

En 1964, *Marie Mancini* vous ramène à l'Histoire. Pas nécessairement celle du faste ou du bruit. « Solitude et silence, doubles miroirs devant lesquels Marie se tient bien raide, dans sa robe grise et blanche... » Nous retrouverons encore cette voie, cet attrait et ce don, mais j'aime rappeler que l'année de *Marie Mancini*, vous recevez le prix de Monaco.

C'était quinze ans avant que j'entre dans le jury de cette Fondation, où j'ai succédé à Carlo Bronne, une Fondation qui sert bien la littérature depuis quarante ans en signalant ceux qui l'illustrent. À trente-quatre ans, vous étiez et vous restez l'un des plus jeunes, sinon le plus jeune des écrivains couronnés. Vous y figurez, les précédant ou les suivant, avec Jean Giono ou Marcel Brion, Alexis Curvers ou Jean Cassou, Hervé Bazin ou Eugène Ionesco, Anne Hébert ou Marguerite Yourcenar, François Nourissier ou Jean Starobinski, Léopold Sedar Senghor ou Yves Berger. Comme on dit, c'est une belle compagnie.

Une belle compagnie. Une grande époque aussi. Il est bon de rappeler qu'il y a un quart de siècle, le roman de langue française était un ensemble très divers, où doctrines et talents s'accumulaient, mais aussi s'affrontaient jusqu'à se détruire ou se nier. C'était le temps de Nouveau Roman, et comme l'expression pouvait sembler banale, on l'avait décorée de deux majuscules.

Certains se sentaient coupables s'ils racontaient une histoire ou s'ils donnaient un nom à leurs personnages. D'autres résistaient en s'attardant à de vieux systèmes. Comme toujours, et quel que soit leur camp, il y avait les créateurs et les suiveurs, et le recul nous aide souvent à les distinguer. Le talent créateur dans *L'Amante anglaise* de Marguerite Duras ou *La conquête de Prague* de Jacques-Gérard Linze authentifiaient alors la nouvelle voie, mais *Le Rivage des Syrtes* de Julien Gracq ou *Les Jardins du désert* de Charles Bertin montraient qu'elle n'était pas obligatoire. Il est tonique, après coup, de penser que théories et snobismes se diluent toujours avec le temps.

L'autonomie, qui est la vraie clé de la création, vous l'incarnez avec ténacité. Voici *Les Signes et les Prodiges*, et ma réflexion me disait que ce titre pourrait vous définir. Ce roman est loin des recherches formelles, mais il est riche de science et de talent. Il confronte des angoisses et des amours. J'ai souvent pensé à la rencontre familiale de la fin, qui est pour moi une austère leçon et un inoubliable chant de la faiblesse et de la vocation humaines.

Cette vocation, vous vouliez, aussitôt après, en évoquer les responsabilités et les charmes sur un plan plus familial, ou plus familier. *La Maison de papier* allait devenir ainsi un de vos titres légendaires. Même si vous ne la décriviez pas avec minutie ou précision, elle donnait à vos innombrables lecteurs le sentiment d'y être entré, d'y avoir vécu, d'y avoir été accueilli. Vos joies et vos soucis, votre foi devenue plus mûre et votre joie devenue plus sûre, des journées pleines de tâches simples et de plaisirs subtils : tout devenait nôtre sans que nous puissions nous sentir indiscrets.

Vous ne m'en voudrez pas de vous dire que si tout le monde parlait de *La Maison de papier*, je me sentais heureux, mais je me demandais comment vous alliez continuer votre œuvre. Certes, je savais que vous n'aimiez pas vous répéter, mais je me disais aussi que certains bonheurs peuvent inciter à s'attarder en eux.

Appréhension dérisoire avec Françoise Mallet-Joris. Vos bonheurs familiaux avaient succédé aux élans dévoyés de trois femmes qu'on appelait sorcières et qui cherchaient peut-être mal l'Absolu. Vos bonheurs familiaux précéderont un autre livre où, subtilement, vous exercez la tentation de vous abandonner à la commodité. Dans *Le Jeu du souterrain*, il y a Robert, cet écrivain qui n'écrit plus et qui emplit sa vie de petites tâches agréables et apparemment utiles. Une chance lui

est offerte de se reprendre : elle échoue et il restera dans son confort stérile. Mais la romancière qui l'a créé a su se dire par lui que les pièges sont partout, même et peut-être surtout dans une confortable indolence.

Vous alliez cependant retrouver le monde de l'Absolu en l'interrogeant au meilleur de lui-même à travers un personnage historique exceptionnel, *Jeanne Guyon*. Il y a trois siècles, cet être de foi vivait totalement sa vocation, mais le monde, autour d'elle, n'était qu'intrigues ou soupçons. Le Quiétisme qui la définissait devenait, par une ironie des choses et des mots, le signe de tous les orages. Jamais sans doute Jeanne Guyon n'aura trouvé, pour la décrire, une exigence et une honnêteté comme les vôtres.

Est-ce cela qui fait entrer, dans la galerie de vos personnages, après un romancier qui se disperse et une femme qui se trouve dans la vie mystique, un être en qui, durement, une passion coupe toutes les issues ? *Allegra* rencontre le petit Rachid muet, noué, fermé au monde ; elle va lui vouer tout son destin. En peu de temps, elle apprend tout grâce à lui : l'amour, la possession, le secret, la jalousie, l'angoisse, le bonheur, le danger. *Allegra* est un grand roman qui passe de la feinte innocence à l'inéluctable.

Mais jamais votre liberté n'a été aussi évidente qu'alors, puisque vous publiez, en même temps qu'*Allegra* qui est tragique, un petit livre, *J'aurais voulu jouer de l'accordéon*, qui est allègre, et ce goût des différences vous mènera même du côté de la chanson. Si certains pouvaient craindre que ce soit une dispersion, vous leur répondez aussitôt par un roman qui élargit cette expérience passagère : *Dickie-Roi*.

Naturellement, ce n'était qu'une étape. J'aime évoquer ici le bref roman qui parut en 1981, *Un chagrin d'amour et d'ailleurs*. Il n'est peut-être pas de ceux qui ont atteint le plus vaste public, mais je tiens à dire en passant que je ne l'ai pas oublié. Avec ce maire d'une ville du Nord qui va inaugurer une maison de la culture, et sa femme qui était en clinique pour se guérir de l'alcoolisme et qui veut être à ses côtés ce jour-là, voici deux personnages qui arrivent chargés de ce qui va les détruire en les réunissant. Ils se cherchent dans les désordres d'une fête, se manquent. Ces deux êtres qui jouent leur destin dans un lieu et une fête où ils ne se rencontrent pas, ces comparses qui jouent si bien leur rôle, et même cette confidente rivale : c'est presque un Racine insolite dans une maison de la culture où on ne le jouera sans doute pas très souvent...

D'autres créatures de votre talent nous feront encore frémir ou rêver. Ainsi Lou, cette petite Anversoise qui a fait sa vie en France. Elle avait quatre ans quand sa mère Adrienne a quitté son foyer pour suivre un Italien. Un jour, Lou découvre des poèmes signés *Adriana Sposa*. Ce qu'on dit de leur auteur est troublant : passé anversois, abandon des siens. Il y a là de quoi renforcer la jeune femme dans sa révolte, mais une phrase suggère que la signataire des poèmes pensait à sa fille et la regrettait. Alors commence ce voyage de Lou sur les traces de sa mère : une certaine Italie, un amour, une mémoire. Alors se déploie un dialogue impossible entre une vivante et une morte, mais un lien fait d'énigmes ne se rompra plus.

Il y a même ici, pourrait-on dire, les liens mystérieux de certains lieux, comme la gare Centrale d'Anvers et celle de Milan, qui portent le même nom et cousinent dans une certaine opulence verrière. Je venais, par coïncidence, de passer peu avant par Anvers et par Milan. J'avais senti mystérieusement cette parenté que le roman suggère si bien.

Mais il est temps que j'en vienne à votre plus récent ouvrage, qui a paru cette année : *Les Larmes*. C'est assurément un de vos romans les plus téméraires. Vous y montrez une jeune femme qui sculpte la cire pour expliquer l'anatomie, mais dont la matière première lui est fournie — c'était alors la seule solution — par les bourreaux après l'exécution des condamnés. Sous la Régence, les choses en sont toujours au point où elles en étaient pour Vésale qui avait fait à ce prix les expériences nécessaires à cette *Anatomie du corps humain* publiée voici quatre cent cinquante ans pour le premier progrès magistral de la médecine.

Mais dans *Les larmes*, plusieurs destins se jouent, et notamment celui des Sanson, cette véritable dynastie de bourreaux, qui assurait sa tâche sans manquer pour autant de scrupules ou de cœur. Toutes les candeurs et tous les cynismes, tous les courages et toutes les faiblesses, toute une société dure à vivre et toutes les plus furtives tendresses sont ici, inséparables, fascinantes et maîtrisées par un talent souverain.

Combien de choses aurais-je pu dire encore sur cette vingtaine de livres où vous avez engagé votre expérience comme votre imagination, votre conscience comme votre liberté. Combien de remarques sur le chemin qui vous a menée, et nous avec vous, du *Rempart des béguines* aux *Larmes* ! Ce chemin traverse les siècles et les frontières. Il a des étapes de puissance et des étapes de fragilité, des escales

d'audace et des escales de prière. Il nous propose des amours fous et des bonheurs familiaux, des bourreaux sensibles et des bienfaiteurs inquiétants...

Mais avant de conclure, j'aimerais rappeler un autre itinéraire, celui de nos rencontres, qui étaient toujours une joie pour moi. Je revoyais, en préparant cette bienvenue, telle soirée à Anvers dans la grande et superbe maison de la rue Jordaens. Le hasard des évolutions lorsqu'on quitte la table m'avait arrêté un instant entre Suzanne Lilar, votre sœur Marie (qui devait écrire de si beaux livres sur le XVIII^e gantois) et vous. J'étais ébloui par ce trio. Je vois encore Albert Lilar me disant avec un sourire d'humour cordial : « Eh bien, mon ami, vous me voyez, moi, avec mes trois femmes... »

Je pense à nos rencontres professionnelles, qui étaient toujours des joies pour moi : telle soirée des Grandes Conférences Catholiques (qui n'ont rien d'une maison fermée, on le sait) où vous aviez parlé de la foi avec le R.P. Carré. Ou telle autre où nous avons voulu célébrer votre mère, bien vivante, dans un hommage que nous avons intitulé « Autour de Suzanne Lilar ». Vous y parliez, bien sûr, mais on entendit tour à tour Julien Gracq, le Père Carré, Roland Mortier, Armand Lanoux, Jacques De Decker et Jean Tordeur. Trois Académies, mais une seule ferveur admirative, que Suzanne percevait, assise aux côtés de la Reine.

Plus tard, nous avons parlé ensemble de vous et du roman féminin à la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, ou à Anvers pour le groupe « Connaissance et Vie d'aujourd'hui » qui mérite bien son nom, et qui a essaimé aussitôt dans tout le pays et même en France.

Et je ne puis oublier cette séance des Midis de la Poésie dont les initiateurs avaient voulu fêter Suzanne Lilar au seuil de ses 90 ans. Vous parliez d'elle avec André Delvaux que nous sommes si heureux de savoir ici aujourd'hui et qui l'avait si bien comprise en tournant *Benvenuta* d'après *La Confession anonyme*.

Mais je dois m'arrêter. C'est vous que, tous ici dans cette grande salle, nous avons envie d'entendre. Vous qui avez accompli un parcours qui vous a menée dans les maisons d'un immense public, qui vous a menée hier chez les Goncourt et aujourd'hui chez nous.

Dans tout ceci, nous avons au moins une certitude : nous pouvons encore attendre beaucoup de vous. Cette confiance est bien le meilleur signe de notre bienvenue. Accueillez-le comme nous vous le tendons : de tout cœur.

Copyright © 1994 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception de Françoise Mallet-Joris. Séance publique du 18 juin 1994. Discours de Georges Sion [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994.

Disponible sur : < www.arllfb.be >